

La ville enferme. Enclosure des hommes entassés par une muraille. Elle repousse ainsi la « non ville », l'autre — les espaces ou les obsessions nomades. La ville s'assied et pèse de tout son poids sur elle-même...

La ville est un ogre : elle fascine parce qu'elle dévore tout ce que produit la terre ou la mer, alentour. Elle draine et pompe les « richesses naturelles » et les transmue dans une autre espèce de richesse qu'elle accumule avec ses morts et ses excréments.

Cette machine ne tourne pas à vide. De tout *cela*, de ces fragments de nature ou de matière, la ville fait autre chose, qui n'est plus la chose, mais la détourne vers un signe. Et de ce détournement, la ville construit

d'innombrables signes ou métaphores. Elle est une machine à transformer la matière en symboles. L'homme qui l'habite se nourrit lui-même de ces symboles, éloigne le désir ou la mort, efface la panique d'un tête à tête avec le cosmos, et trouve dans le discours abstrait le centre de gravité de son existence...

**

Des civilisations entières ont ignoré la ville, la cité-état — ce que nous appelons la Ville : villes grecques du Péloponnèse ou d'Asie Mineure et de tous les bords de la Méditerranée, villes italiennes du « tre » et « quattrocento », villes flamandes, allemandes, ports de la ligue hanséatiques, villes des fleuves et des passages.

Ni Sumer, ni les Aztèques, ni les Egyptiens n'ont connu réellement ce que nous appelons ville. Les rassemblements dispersés et disparates qui composent les agglomérations des sociétés pharaoniques, celles que domine le « charisma » d'un roi médiateur entre la vie et la mort, ce ne sont que des amalgames confus. L'homme croupit dans l'attente vague et la sujétion au pouvoir d'une mythologie écrasante. Seule une hiérarchie mystique organise l'espace, et cette sorte de fascination de l'anéantissement, sans cesse renouvelée par les sacrifices sanglants. Le Royaume hittite, la Chine primitive, les dynasties des Ommeyades, les Incas et les

Mayas ont rassemblé d'énormes masses humaines. Comme l'avait dit Auguste Comte, on y construit davantage pour les morts que pour les vivants. On y construit surtout pour l'invisible, et il ne reste de ces aggrégats confus que des temples, des lieux de sacrifice, des tombes. Si les villes italiennes avaient connu pareils cataclysmes, il resterait de Sienne ou de Florence autant de palais que d'églises et, comme de Pompei, des rues.

Weber doutait que les grandes cités chinoises du premier millénaire fussent des villes : il y voyait plus de masses hiérarchiquement organisées que de trace de l'organisation diversifiée qui modèle l'étendue urbaine dans les villes italiennes ou flamandes. Venise, Amsterdam, Bruges, Dresden, Strasbourg sont des villes.

Patriarcales ou féodales, les civilisations de ce genre ignorent aussi les villes. Elles connaissent le château, la gentilhommière, la ferme, le village, le lieu d'asile. Jamais la ville. Le manoir d'Ulysse ou d'Agamemnon sert de base de départ pour la destruction d'une ville, Troie, et parce qu'un « impie », né dans cette ville, Pâris, a brisé les règles des « structures de la parenté » en enlevant Hélène. La civilisation grecque primitive détruit Ilion, et ne se relèvera pas de cette malédiction — elle-même, un demi-millénaire plus tard, devient une civilisation de ville. Le monde grec a-t-il jamais guéri de cette ambivalence ?

On a dit (Mumford, Toynbee) le caractère original, exceptionnel de la ville. Elles émergent, parfois inopiné-

ment, et comme par scandale. Ainsi, durant la période des shogun au Japon. La fondation de Rome est mystique : on implante dans un espace un système de croyances venues d'ailleurs, les mythologies indo-européennes décrites par Dumézil. Mais la ville est d'abord dans cette frontière dessinée par Romulus avec sa charrue et dont le franchissement, par jeu, entraîne la mort de Remus. La ville est d'abord conscience d'un espace clos et d'un « nous » incarné dans cet espace.

Les villes sont *disséminées* dans l'espace et le temps. Ou si l'on veut dans l'histoire et la planète. Si bien que Corinthe, du v^e siècle avant J.C., est plus proche de Sienne au *trecento* que l'une et l'autre ne l'étaient du monde qui les enveloppait. Ou que Rome est plus proche des villes chinoises ses contemporaines, que l'une et l'autre l'étaient des « empires des steppes » qui les menaçaient.

Notre vision de l'histoire, plaquée sur l'idéologie de l'évolution du siècle dernier nous aveugle : est-ce que les mouvements propres à l'espace ne sont pas chargés d'un sens plus explicite que cette causalité endormie dans l'écoulement d'un devenir uniforme et unique ? La diversité des lieux et ses temps est sans doute moins importante ici que ne l'est cette concrétion matérielle, cette concentration arbitraire et sans doute scandaleuse ou inopinée qui fait émerger les cités. Cette dissémination — ce mot étant pris au sens que lui fait la physique d'aujourd'hui — voilà ce qu'il faut comprendre.

Car rendre compte de l'apparition des villes par les « conditions économiques », c'est inverser le constat : l'économie n'existe que par la ville, et l'organisation rationnelle du marché et du calcul de la rentabilité n'a pris naissance qu'après l'émergence des cités. A la genèse dans l'histoire (quelle histoire ?), il faudrait opposer la coalescence d'une forme qui se compose en se produisant elle-même.

Se produire et se reproduire soi-même, voilà un fait que l'anthropologie paraît délaissier, et qui caractérise précisément la formation de la ville, à l'intérieur de son espace. A l'intérieur ? Non, plutôt, par et dans le modelage quotidien de cet espace, espace dominé, espace bricolé, espace organisé, espace métaphorisé.

Comment ces noyaux collectifs s'engendrent-ils eux-mêmes et comment leur dynamisme prend-il l'étendue délimitée par les murs comme centre de gravité exclusif, foyer d'une activité qui rassemble ce que les autres civilisations dispersent dans le nomadisme, l'aventure ou le troc ?... Seule, une démarche qui prend l'espace urbain comme centre d'un tourbillon créateur centripète, ramassant en désordre les olives, les boisseaux de blé, le bois ou les esclaves, pour engendrer la production économique, c'est-à-dire la prolifération de métaphores. Ici, seulement, le mot sera pris pour la chose...

La décrépitude des villes n'est pas moins signifiante que leur émergence. Car aucune ville n'a duré dans l'histoire, si l'on prend l'histoire comme référence ! les